

István Monok: un historien à l'échelle européenne

¿ Quién duda sino que en los venideros tiempos, cuando salga a luz a verdadera historia de mis famosos hechos, que el sabio que los escribiere no ponga, cuando llegue a contar esta mi primera salida tan de mañana, de esta manera?

Miguel de Cervantes, *Don Quijote*, 1605*

Los venideros tempos, qui ont rendu possible le succès des aventures chevaleresques de Don Quichotte, ne cessent de se renouveler. Temps heureux et éloignés que l'on cherche dans les livres et que l'on récrit dans l'imagination. Il va de soi que l'action même de récupérer les images d'un parcours jamais accompli et d'un temps jamais vécu, fait jusqu'à nos jours du voyage un geste chevaleresque. Parce que, dès la première sortie, comme le souligne bien notre héros, le voyageur, tout comme le chevalier, est toujours à la quête de l'insaisissable. Que ce soit un trésor, des sources, des livres, des bibliothèques, on est censé partir et repartir.

Il y a toujours des traits assez communs entre ce voyageur à l'allure chevaleresque et l'historien. Le vieil Hérodote, lui aussi, a été un voyageur exilé en déplacement perpétuel. On l'imagine naviguer à travers les eaux calmes de la Méditerranée : il regarde la surface de la mer, mais il n'ignore point ses courants; il voit les montagnes qui se dressent devant lui, et il sait que derrière le calme, il y a un paysage qui bouge, il y a une civilisation. D'où l'image célèbre de Braudel, l'historien qui se méfiait du caractère immobile du paysage, et qui ne se laissait pas séduire par la mansuétude de la mer. Il savait – parce que la tradition le lui avait appris – que le temps du paysage est le temps des changements les plus lents, et que celui-ci n'égale pas au temps des hommes. Il savait qu'il faut se plonger à travers l'écume, dans la mer profonde, insaisissable – ou presque – de l'histoire. Comme le voyageur, l'historien est à la quête de ce que l'on ne touche pas dans sa totalité. Ce qui justifie le constant « aller-retour » sur les mêmes terres et à travers les mêmes eaux, tout en sachant qu'elles ne sont plus les mêmes¹.

L'hommage à István Monok donne l'occasion de recréer les voyages à travers le Bassin des Carpates. Mais, le trajet ne se restreint pas à l'espace parcouru : l'historien des livres et des bibliothèques nous invite à interroger l'espace européen, tel qu'il se présente aujourd'hui et hier. Les routes partagées et les routes imaginées se confondent. Elles traduisent, en dernier lieu, l'effort du narrateur étranger pour se mettre à la hauteur d'un tel récit.

Itinéraire n°1 – routes et livres; livres et routes

L'itinéraire nous conduit de la grande plaine de Pest jusqu'aux Carpates, là où reposent les civilisations du livre, où les chrétientés se croisent, avec leurs cultures, leurs rites et leurs cassures. La civilisation des Lumières se propage dans les pays des Habsbourg, et au-delà, tout en dessinant une cartographie assez large de la société des savants, à l'aube de l'époque contemporaine.

Pour le voyageur qui traverse la Grande plaine de Pest en prenant la direction de la Roumanie actuelle, le premier défi de compréhension à la fois historique et linguistique relève de la toponymie. La curiosité s'accroît selon que l'on avance vers la frontière roumaine : le guide routier est toujours le même, c'est-à-dire que les noms des lieux sont en hongrois. Certes, ce guide avait été conçu par une maison d'édition nationaliste qui reprend dans son programme politique et, bien entendu, cartographique, le territoire magyar tel qu'il était avant la Guerre de 1914. Cependant, si l'on recule dans le temps, on va observer que ce même paysage est traversé

* Miguel de CERVANTES, *Don Quijote de la Mancha. Edición del IV Centenario*, San Pablo (Brasil), Alfaguara, 2004, 34.

¹ Fernand BRAUDEL, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, 1^{ère} éd., Paris, Armand Colin, 1949.

de frontières encore moins rigides, bousculées par les multiples batailles qui fondent, en dernier mot, la « nationalité » hongroise.

De son côté, la Transylvanie constitue une tranche de ce territoire perdu et retrouvé. Elle configure, au milieu des plaines qui l'entourent, un bastion s'élevant brusquement au-dessus des pays bas de la Valachie et de la Moldavie, et s'inclinant plus doucement vers le nord-ouest. Ses contours sont déterminés par les chaînes boisées des Carpates, depuis le massif de Maramureş–Bukovine jusqu'aux Alpes de Transylvanie et aux Monts du Banat, en passant par les Carpates moldaves puis par les monts du Bihor à l'ouest. De ces montagnes descendent les eaux qui vont nourrir le Danube : les fleuves coulant vers l'ouest, en direction de la plaine hongroise, tels que le Someş/Szamos, le Mureş/Maros – qui nous suit durant une bonne partie du voyage – et le Tisa/Tisza ; ou les eaux qui courent vers le sud, en allant à la rencontre de la plaine de la Valachie, tel que le Jiu et l'Olt².

La population de la Transylvanie témoigne des multiples éléments qui se sont sédimentés sur ses contrées. Au XI^e siècle, la région a été prise par les Magyars, pour devenir une principauté du royaume de Hongrie ; ensuite, les émigrés de la « Saxe » ont fondé les villages, villes et églises fortifiées, dont les constructions présentent jusqu'à nos jours un des plus beaux ensembles historiques et architecturaux de la région ; à ces peuples on ajoute les Roumains, avec leurs multiples ethnies et cultures. Le flanc oriental s'est très mal défendu des invasions mongoles au XIII^e siècle, et de celles des Ottomans, encore aux XVII^e et XVIII^e siècles, déjà à l'époque des Habsbourg. En 1867, la région est partie de l'Empire austro-hongrois, et, en 1920, puis en 1947, elle sera annexée à la Roumanie. Outre cette formation démographique, politique et administrative complexe, et qui explique la non moins complexe toponymie de ce pays, on remarque que la Transylvanie concentre plusieurs chrétientés : la catholique, dont Alba Iulia représente le principal bastion ; la réformée, soit les calvinistes/réformés, les luthériens/évangéliques, et les antitrinitaires/unitariens, avec leurs écoles et leurs bibliothèques, lesquelles ont joué un rôle essentiel pour le devenir intellectuel du pays³.

Tous ces aspects – très résumés dans cette esquisse historico-géographique – font de l'observateur, même habitué à l'histoire non moins complexe de la formation des territoires nationaux de l'Occident moderne, un étranger sur un terrain inconnu. Loin des routes qui animent les villes occidentales, il découvre ici la lenteur des routes terrestres, où les villes et villages sont rares, au milieu d'un pays rural omniprésent, avec les bergers et leurs petites troupes d'animaux. Ces petites silhouettes annoncent que le passé n'est pas si lointain.

La simplicité de la vie rurale, où le paysage est souvent marqué par une église fortifiée, contraste avec la richesse de la vie intellectuelle et culturelle du pays, à Bistritz/Beszterce/Bistrița, à Hermannstadt/Nagyszeben/Sibiu, à Klausenburg/Kolozsvár/Cluj-Napoca, à Kronstadt/Brassó/Braşov, à Mediasch/Medgyes/Mediaş, à Mühlbach/Szászsebes/Sebeş et à Schässburg/Segesvár/Sighişoara... Nous sommes aussi devant des routes de pèlerinages, pour des populations dont les mœurs, les croyances, et les cultures trouvent leurs racines dans le monde rural. Ces routes structurent, d'ailleurs, une riche cartographie religieuse⁴. Et, comme il s'agit de religions appuyées sur la parole, nous voici, devant les traces des anciennes bibliothèques. [Cliché n.1]

² Larousse du XX^e siècle, tome 6.

³ Pour une approche géo historique moins impressionniste, voir Frédéric BARBIER, *Introduction à l'histoire de la Transylvanie, des origines au XVII^e siècle*, Paris, [l'Auteur], 2015, 12.

⁴ Ainsi l'ancien monastère de Cârța constitue-t-il bien probablement le dernier exemple de l'ordre cistercien dans l'est de l'Europe, situé à Țara Făgăraşului, en Transylvanie méridionale. Le temple appartient aujourd'hui à la communauté luthérienne. Le couvent a été fondé en 1205–1206 par le roi de la Hongrie András II. Les frères cisterciens y ont eu un rôle actif du point de vue non seulement culturel, mais aussi économique. C'est à eux que l'on doit l'introduction de l'architecture gothique et des cépages de Bourgogne.

Cliché n.1



« Routes religieuses, routes intellectuelles », nous apprend Lucien Febvre⁵, les deux s'insérant dans des mouvements plus larges, à l'échelle européenne : la révolution de Gutenberg et la Réforme. C'est ce que l'on voit à Braşov/Brassó/Kronstadt, aux confins de la Transylvanie, où la civilisation de l'imprimé s'installe sous les auspices de la Réforme. Johannes Honterus (1498–1549) fonde au cœur de la ville, devant l'Église Noire⁶, un collège, une bibliothèque – *Bibliotheca Scholæ Coronensis* – et une typographie. Il ne s'agit pas d'une bibliothèque au seul usage scolaire, mais elle « remplit aussi la fonction de bibliothèque à l'usage commun ». Comme l'explique István Monok:

Le catalogue de 1575 montre qu'au lieu d'anéantir les collections des anciens ordres monastiques, la ville les reprend. De plus, les fondateurs et les enseignants sont des humanistes importants de la Hongrie du XVIe siècle et ont à cœur d'étoffer la collection. Cette bibliothèque n'a jamais été réduite au rôle de bibliothèque scolaire, même lorsqu'elle ne s'enrichit que d'ouvrages de théologie protestante au XVIIe siècle...⁷

Revenons à Târgu-Mureş/Marosvásárhely et à Alba Iulia/Gyulafehérvár : les bibliothèques s'y inscrivent dans une autre cartographie, celle de l'Europe des Lumières⁸. Sur l'évêque de Gyulafehérvár, Ignác Batthyány, notre auteur écrit :

Ce prélat, d'abord chanoine d'Eger (1767–1780), est ensuite nommé évêque de Transylvanie (1780–1798). Il suivit l'exemple d'Eszterházy et fonde à Gyulafehérvár une bibliothèque qui porte son nom, le Batthyáneum. Il acquiert des compétences de bibliothécaire à Rome, mais il réussit surtout à établir d'excellentes relations en Italie et à Vienne (1775–1776)⁹.

⁵ « Ce qui est vrai des routes commerciales l'est également des routes religieuses. Les hommes ne se déplacent pas seulement pour des raisons d'ordre matériel ou strictement économique ». Et, encore : « Notons que ces routes religieuses se doublent bien souvent de ce qu'on pourrait nommer des routes intellectuelles. Les grands jeux de la Grèce antique avaient lieu au moment des fêtes religieuses et comprenaient des spectacles littéraires, artistiques et musicaux ». Lucien FEBVRE, *La Terre et l'évolution humaine. Introduction géographique à l'histoire*, Paris, La Renaissance du Livre, 1922 (« L'Évolution de l'Humanité »), 402–406.

⁶ Abattue en 1380, et probablement sur le même site que celui de l'ancienne chapelle détruite lors de l'invasion mongole de 1241.

⁷ István MONOK, *Les Bibliothèques et la lecture dans les Bassins des Carpates (1526–1750)*, Paris, Honoré Champion, 2011, 71.

⁸ Franco VENTURI, *Utopia e Reforma no Iluminismo*, Bauru, Edusc, 2003, 231.

⁹ MONOK, *ouvr. cit.*, 186–187.

Le cas de Sámuel Teleki (1739–1822), héritier d'un lignage protestant, illustre ce mouvement plus large de la circulation internationale des livres et son rapport avec l'expansion de la culture encyclopédique du XVIII^e siècle :

[II] se prépare à son voyage en Europe en apprenant les langues étrangères et en étudiant les sciences naturelles. Il commence ses études supérieures à Bâle, puis les poursuit à Utrecht. Après ses études, il s'organise un circuit européen en séjournant plus longuement à Paris et à Vienne. Au cours de son voyage, il achète méthodiquement des livres, avec une ambition encyclopédique. Il rentre après quelques années de pérégrination et débute une carrière qui le conduit, sous le règne de quatre empereurs, du comitat de Küküllő à la chancellerie de la cour de Transylvanie. Il installe ses livres d'abord à Sáromberke, puis à Marosvásárhely où, en 1799, a commencé la construction d'une bibliothèque (terminée en 1802)¹⁰.



Cliché n.2

Cette collection garde des rapports très étroits avec le Collège réformé établi de l'autre côté de la rue. Le temps et les circonstances ont doté la *Telekiana* d'autres fonds bibliographiques et archivistiques. La *Biblioteca Bolyai* rend hommage à deux mathématiciens de la région, Farkas (1775–1856) et János (1802–1860), père et fils : en 1948, lorsque les écoles confessionnelles seront fermées par le régime de Nicolae Ceaușescu (1918–1989), elle est transférée à la *Telekiana*. C'est à cette même époque que l'institution a reçu des livres d'autres écoles religieuses, telle que la curieuse collection franciscaine du couvent de Călugăreni¹¹. [Cliché n.2]

Le fonds Teleki comprend 40 000 volumes, et la collection Bolyai, 80 000. À ces deux ensembles, on ajoutera les 1500 volumes de l'ordre franciscain, et 7000 autres provenant des collèges confessionnels eux aussi fermés. Au total, une richissime bibliothèque de 200 000 volumes¹², conservée dans le cœur d'une ville de dimensions modestes, qui à l'époque des Lumières ne comptait guère que 6000 à 7000 habitants. Ainsi, l'histoire de « la ville du marché du fleuve (Mureș) » s'inscrit-elle dans le circuit européen de la circulation des livres et des savoirs¹³.

Ce que l'on apprend dans les livres, on le vit à travers les voyages. Voyager, c'est comparer ; et le comparatisme oblige l'historien à briser ses frontières, voire à se dépayser. Si comme l'affirme Michel Espagne, « les lieux de concentration des livres étrangers sont en même temps les lieux de concentration du savoir »¹⁴, les exemples tirés des villes et des bibliothèques visitées sont effectivement des espaces privilégiés pour les transferts culturels¹⁵.

¹⁰ *Ibid.*, 211.

¹¹ Le monastère franciscain de Călugăreni, dans la région de Mureș, a été fondé en 1636. La collection compte plus de 1600 volumes. Les titres des XVI^e–XVIII^e siècles comprend des ouvrages de Philosophie, Philologie classique, de Droit, de Pédagogie et de Médecine. Les livres sont en bon état, dans la cave du bâtiment. Il y a de petites éditions de poche, conservées dans des étuis en cuir, et qui probablement servaient aux frères pendant leurs pèlerinages. Quelques notes en marge témoignent des multiples lecteur au fil du temps.

¹² <<http://telekiteka.ro/index.php?m=home>>

¹³ On y a compté 220 ex-libris documentant l'entré d'exemplaires provenant d'autres collections. Anikó DEÉ NAGY, *A marosvásárhelyi Teleki–Bolyai Könyvtár ex librisei*, Budapest, Balassi; Kolozsvár, Polis, 2001.

¹⁴ Michel ESPAGNE, « Transferts culturels et histoire du livre », dans *Histoire et civilisation du livre, Revue internationale*, V (2009), 201–218.

¹⁵ L'érudition de István Monok est présente dans les moindres détails, lorsqu'il met en perspective les traits locaux et généraux des sources hongroises : « Une des plus importantes sources d'histoire de la lecture en Europe de l'Ouest est la lettre écrite le 10 décembre 1513 par Nicolas Machiavel à Francesco Venturi, dans laquelle sont présentées les pratiques du savant humaniste [...]. Des lettres semblables se rencontrent aussi dans l'histoire littéraire de la Hongrie : pensons aux lettres de János Zsámboky (1531–1584) ou d'András Dudith (1533–1589) » (*ouvr. cité*, 37).

Itinéraire n°2 – le voyage imaginaire

Ainsi l'historien du livre et des bibliothèques se plonge-t-il dans cette sorte de paysage vierge à la recherche de ses trésors. Qu'il finisse un jour le périple... rien ne peut l'en assurer. Une mer de livres l'attend partout, à chaque arrêt.

La traversée de la Grande Plaine ramène notre pensée aux campagnes de Matthias Corvin (1443–1490), le grand roi de la Renaissance, conduisant bravement l'armée des hussards. Le 20 janvier 1458, le fils cadet de János Hunyadi est élu par la Diète de Hongrie et, le 24, 40 000 Hongrois rassemblés sur le Danube pris par les glaces le proclament roi de Hongrie. Le 14 février, le jeune roi (il n'a alors que 15 ans) fait son entrée à Buda. Né à Cluj Napoca/Kolozsvár, il aura su non seulement protéger, mais même élargir son royaume¹⁶. Un roi fort, mais menacé sur plusieurs flancs : les Ottomans et les Vénitiens pressent le royaume au sud ; les rois Frédéric III de Habsbourg et Casimir IV de Pologne, qui contestent l'élection, le menacent au nord et à l'ouest. Les mercenaires tchèques commandés par Giskra, qui tiennent les comtés de Moravie, font régulièrement des incursions. Matthias répond en convoquant une grande armée de mercenaires, la *fekete sereg* ou « Cavaliers noirs de Hongrie », autour des vétérans hussites de Bohême. À l'origine corps de cavalerie légère créé en 1458 pour combattre les Turcs ottomans, ces « hussards » tirent leur nom du mot hongrois *húsz*, qui signifie « vingt » : dans le royaume de Hongrie, dès le Moyen Âge, chaque village devait fournir au souverain des cavaliers équipés et armés au nombre de un pour vingt hommes valides, d'où le nom de « houzard » devenu par la suite « hussard ».

La grande rupture date du 29 août 1526, et de la bataille de Mohács. À l'issue d'un affrontement de deux heures à peine, près de 18 000 hongrois sont écrasés par les 80 000 cavaliers ottomans sous l'ordre de Soliman le Magnifique. Victorieux, les hommes de Soliman poursuivent leur chevauchée le long du Danube jusqu'à Buda, à 170 km au nord, et sonnent l'heure du démantèlement du royaume indépendant de Hongrie. Sa grandeur a été perdue à jamais à Mohács, retiennent les manuels d'histoire, comparant ce traumatisme à celui causé par le traité de Trianon, en 1920, qui amputa le pays des deux tiers de son territoire.

Voici une géographie à long terme brisée par les guerres.

L'historien du livre traverse les mêmes campagnes des siècles plus tard. Il raconte sa propre histoire, celle des temps sombres du rideau de fer. Pourquoi oriente-t-on la signification des sources? Parce que l'histoire éveille les passions nationales, révèle les fragilités du présent, et prépare les temps à venir. Mais le Professeur Monok sait, comme Don Quichotte, que *en los venideros tiempos* les lecteurs auront connu toutes ces histoires. Comme le héros du roman espagnol, il nous a appris que voyager, c'est déplacer, c'est partir à la recherche *de los venideros tiempos*, des temps à venir – même si le voyage nous emmène, paradoxalement, vers le temps jadis.

(Et vive la révolution de Gutenberg !)

¹⁶ Mathias Corvin, humaniste, mécène des artistes et bibliophile, a légué à son royaume une richissime collection. Voir *Bibliotheca Corviniana*, Budapest, Magyar Helikon, 1967. A. de HEVESY, *La Bibliothèque du roi Mathias Corvin*, Paris, SRFMP, 1923.